

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 35

Artikel: Temps perdu ou non ?
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200392>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Temps perdu ou non ?

Un statisticien a calculé que les journaux publiés annuellement dans le monde civilisé se chiffrent par 12,000,000,000 (douze milliards) d'exemplaires. Ces exemplaires couvriraient 14,000 mètres carrés et représentent 780,000 tonnes de papier. En supposant que chaque lecteur passe cinq minutes par jour, à lire son journal, ce qui n'est pas exagéré, il résulte que les habitants de la terre emploient cent mille ans à parcourir les divers journaux qui paraissent annuellement.

La clef de papa. — Un familier des Grapen demande au petit garçon de la maison :

— Dis-moi, qui est-ce qui tient les clefs, chez vous ?

— C'est mama.

— Le passe-partout ?

— Mama.

— La clef de la cave ?

— Mama.

— Ton papa n'a donc point de clef ?

— Si, il a une clef de montre.

Un beau roman. — Jeune fille, après une lecture passionnante : « Que ce roman est donc beau ! Quand ferai-je, moi aussi, un mariage malheureux ? »

L'indispensable.

S'il est un objet en faveur, cet été, c'est bien le parapluie. Il ne nous quitte pas d'une semelle. Ainsi le veut le baromètre.

Le parapluie est le fils légitime du parasol, lequel a pour petite-fille l'ombrelle et pour neveu l'en-cas.

Le parasol, père de la famille, est un oriental. Il est né quelque part entre les îles du Japon et la vallée du Nil. Partout, en Orient, on le trouve en possession d'une situation glorieuse et magnifique : il orne et abrite la tête des dieux, des prêtres et des rois. Il ne sert plus cependant, comme il le faisait jadis en Chine, à recouvrir les sanctuaires ; il a cédé la place à des constructions de pierre ou de métal qui affectent la forme de parasols superposés et qui sont les pagodes.

En Chine, dans le Siam et dans d'autres pays de l'Orient, les parasols sont à plusieurs étages, et le nombre de ces étages est proportionné à l'élévation du personnage qui a droit à cet insigne.

Il n'y a guère que le Japon où le parasol se soit démocratisé. Tout le monde là-bas porte ces engins élégants et bizarres, faits de papier et illustrés d'oiseaux, de chimères, de fleurs et de figures.

Les Romains avaient reçu le parasol des Grecs, qui le regardaient aussi comme un insigne honorifique et quasi religieux. Mais les conquérants de l'univers, gens avant tout pratiques, n'y virent qu'un instrument grâce auquel le premier venu peut se donner de l'ombre en plein midi ; ils ne furent pas longtemps à trouver que ce qui garantissait du soleil pouvait aussi garantir de la pluie.

Quoi qu'il en soit, ce n'est guère qu'au seizième siècle que l'usage du parapluie proprement dit commença à se répandre. On apprécia vite son utilité, mais c'était encore un objet de luxe, massif de manche et lourd d'étoffe, dont le mécanisme, dur à faire mouvoir, se détraquait facilement, et qui n'était pas à la portée de toutes les bourses. C'est ce qui explique qu'il se forma, à Paris, une compagnie pour louer des parapluies, les jours d'averse, aux gens qui traversaient le Pont-Neuf. Il y

avait un bureau de location à chaque extrémité du pont, et le parapluie qu'on louait à un bout était déposé à l'autre. La traversée coûtait deux liards.

Le parapluie ne s'acclimata pas aisément en Angleterre. Un voyageur, Jonas Hanway, passe pour être le premier qui s'en soit servi à Londres. Sa promenade d'un bout à l'autre de Pall Mall avec un parapluie ouvert, en 1750, est restée célèbre. La populace le conspua, lui jeta des pierres. L'échec fut si complet que des années se passèrent pendant lesquelles Jonas Hanway ne trouva que de rares imitateurs. On les montrait au doigt.

Depuis, les Anglais se sont bien rattrapés. Il n'est pas de peuple où l'on fasse une plus grande consommation du parapluie. Le parapluie est le compagnon obligé de tout bon bourgeois et par tous les temps ; car s'il ne pleut pas quand on sort, il peut pleuvoir avant qu'on rentre.

Le parapluie a supporté bien des railleries ; on lui a donné de vilains surnoms, *riffard*, *pépin*. Il a été pendant un temps le symbole d'un gouvernement impopulaire.

Dans le même esprit, la jeunesse romantique de 1830 méprisa le parapluie. En porter un, c'était s'avouer bourgeois, philistin, épicier.

Le parapluie n'en a pas moins fait du chemin. Il s'est perfectionné merveilleusement ; nous avons des parapluies élégants, qui s'enroulent en plis serrés et réguliers, si fins qu'on les appelle des parapluies-aiguilles.

On a trouvé des combinaisons ingénieuses : la canne-parapluie, la canne-parapluie-pliant ; des applications spéciales et très pratiques : le parapluie des peintres, la table-parapluie ou parasol pour le jardin, la campagne.

C'est vraiment un instrument précieux, qui a des utilités imprévues. On conte qu'une société étant en pique-nique dans la campagne, auprès d'une ville de l'Inde et en un lieu où nul danger n'était soupçonné, fut surprise par un tigre et sauvée par une dame qui, au nez de l'animal prêt à bondir, ouvrit bruyamment son parapluie.

On ne saurait peut-être donner comme infaillible ce moyen de mettre un tigre en fuite, mais on peut sûrement tenir en respect ainsi un chien méchant ou quelque autre animal dangereux. Dans une rixe, le parapluie devient une arme terrible.

Et pourtant, le parapluie est le symbole de la vie tranquille et paisible. C'est l'instrument de l'homme rangé, soigneux, du bourgeois. Quand on veut représenter le type du calme, de la médiocrité et de la bonhomie, il suffit de peindre un homme portant sous son bras un parapluie bien solide, bien solennel.

Ainsi que le dit un poète, Victor Mabille :

Des vilains noms qu'on l'apostrophe,
Qu'on l'appelle : pépin, riffard,
Le parapluie est philosophe,
Tout ça glisse sur son étoffe ;
Il sait qu'il est ami de l'art...
De l'art d'aimer ; les amours mêmes
Font leur carquois de son étui,....

Et la chanson trop connue :

Sous le même para... para... parapluie,
ne compense-t-elle pas le parapluie de tous les quolibets, de toutes les railleries dont on l'a abreuvé ?

D'ailleurs, cette année, le ciel a fait plus encore et mieux que tout cela, pour réhabiliter le parapluie : il fait de lui l'*indispensable*.

Les toasts. — « Ce qui m'ennuie dans ces diners officiels, dit M. le juge Bonfond à un de ses amis, ce sont ces sempiternels toasts, ces invitations à boire à la santé de Pierre, de Jac-

ques et d'un tas de gens que vous ne connaissez guère ou qui vous sont antipathiques. »

L'AMI. — Moi, ça m'est bien égal ; je trinque avec tout le monde, mais je ne bois qu'à ma santé.

A l'inspection. — L'OFFICIER AU SOLDAT. — Mais dites donc, votre fusil est tout sale, il y a des bêtes dans le canon !

LE SOLDAT. — Y a des bêtes ! Ah ben ! majo, si y a des bêtes, c'est pas moi qui les ai mises.

Noces professionnelles. — L'AVOCAT. — Oui, mon cher client, tel que vous me voyez, il y a aujourd'hui vingt-cinq ans que j'appartiens au barreau.

LE CLIENT. — J'espère, mon cher maître, que vous allez, à cette occasion, célébrer vos noces de platine.

Raisin et raison. — Un élève décrit dans une composition la représentation du Festival.

« ... Puis on voit passer des vendangeurs qui portent des brantes ; des vendangeuses portent des seilles, et un tonneau de RAISON (*sic*) vient derrière eux. »

HOL-ALA.

Un râtelier étonnant. — « Toujours ces affreux maux de dents, chère amie ? Va donc chez M. W., mon dentiste, il les arrache divinement bien, il m'en a déjà ôté des centaines. »

Problème. — Nous donnerons samedi prochain la solution du problème du dernier numéro, avec l'indication des réponses justes et du résultat du tirage au sort.

Le triomphe de la tenue du ménage. —

Les yeux de la maîtresse de maison brillent en admirant son linge qui étale sa blancheur immaculée sur les rayons de ses armoires. Cette satisfaction intime, elle l'obtient par l'emploi de la Lessive Schuler à base d'ammoniaque et de térébenthine. Nombreux témoignages et félicitations de toutes parts. Bien réclamer le nom « Schuler » sur les paquets lorsque l'on fait ses achats.

A deux voix. psychologie de jeunes filles, roman par Marie Dutoit. — Paris, Perrin et Cie. Lausanne, Henri Mignot. — Prix, 3 fr. 50.

Le sous-titre de ce volume nous dit bien ce qu'est ce roman : l'étude de deux caractères de jeunes filles, fort différentes et cependant appelées par les circonstances à vivre ensemble.

C'est un cas de pénétration réciproque que l'auteur étudie. Nous n'omettrons aucun de ceux qui ont lu et goûté les études morales que nous devons déjà à Mlle Dutoit, en disant que ce phénomène est rendu, par elle, avec une maîtrise, une finesse d'analyse et une légèreté de main tout à fait remarquables et qu'on retrouve dans « A deux voix », sous une forme aisée et gracieuse, la sûre morale et la science de la vie auxquelles elle nous a habitués. Dans ce nouveau roman le talent de l'écrivain s'affirme, très grand, très fin surtout.

L'intime pensée de l'œuvre est fortifiée et saine, donc de celles qu'il est bon d'écouter et de retenir.

Baret — Deval — Achard. — Trois noms bien connus. D'abord, celui d'un impresario à qui le public lausannois, en particulier, est très fidèle ; il a sujet de l'être. Puis, deux artistes, *Marguerite Deval*, surtout, qui ont toutes les faveurs du succès. Ils nous donneront, mardi 1^{er} septembre, au Théâtre, une soirée dont le programme est très alléchant. Qui veut s'amuser et rire n'y saurait manquer. Jugez : *Les petites Machin*, fantaisie en un acte, mêlée de couplets, et qui nous donnera occasion d'entendre Marguerite Deval, dans les chansons qu'elle a créées. Pour lever et baisser de rideau : *Le Quadrille*, comédie en deux tableaux ; *Quand il y a pour deux*, comédie en un acte. — Rideau à 8 1/2 heures.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.